

Eléments d'histoire de MACONCOURT (Extraits d'une étude de Jean Voilquin)

A une dizaine de kilomètres de Maconcourt, se trouve la Via Agrippa, voie romaine construite vers 20 avant Jésus-Christ et menant de Lyon à Trèves. De part et d'autre de cette artère, l'influence latine a été importante. Elle se manifeste encore aujourd'hui encore par la présence de toits à faible pente recouverts de tuiles creuses dans une région où la hauteur de neige peut dépasser les cinquante centimètres. Sur le territoire du village voisin de Beuvezin, un homme de Maconcourt qui extrayait du sable à mouler a découvert en 1856 dans une sorte de grotte un récipient contenant plusieurs centaines de pièces de monnaie romaines. Ce trésor a sans doute été enfoui lors de l'invasion barbare de 276 après Jésus-Christ.

Témoin de l'époque mérovingienne, subsisterait un cimetière au lieu-dit «Sur La Roppe». Là, dans un fossé de trois mètres de profondeur en bordure du bois, il a été trouvé une hache en pierre. Le cimetière, qui n'a pas été fouillé, ne recèle probablement autant de richesses que celui qui a été exhumé en 1979 au village voisin de Vicherey. Ce dernier était en effet une maison royale dès le haut Moyen Age. Dagobert 1^{er} venait chasser et pêcher aux environs de son château de Vicherey, qu'il donna en 631 avec toutes ses dépendances à l'évêque de Toul Teutfrid. Parmi celles-ci devait se trouver le site de Maconcourt, dont l'histoire a été de tout temps liée à celle de Vicherey.

Comme son nom a été formé à l'aide du suffixe «court» (bas-latin cortis, qui a le sens de domaine), il est vraisemblable que notre village s'est développé à l'époque franque. Le premier élément du nom MACONCOURT serait le nom d'homme d'origine germanique «Macco» (ici au cas-régime Maccone). En France, seule une localité de Haute-Marne porte le même nom. Elle constitue actuellement une partie de la commune de Saint-Urbain-Maconcourt.

La première mention de Maconcourt se trouve dans une charte carolingienne du 25 juillet 896 rédigée dans les circonstances suivantes : Charles III le Simple (879-929) combattait alors Eudes (860-898) avec lequel il partageait depuis trois ans le trône de France. Charles était venu à Gondreville pour implorer le secours du roi de Lorraine Zwentibold (fils naturel d'Arnould, qui fut reconnu en 888 roi de Germanie et couronné empereur en 896, Zwentibold fut couronné par son père en 895 à Worms et régna jusqu'en 900). Les moines du prieuré de Salornes, qui avait été fondé au VIII^{ème} siècle par Fulrade, abbé de Saint-Denis, avaient profité de cette rencontre pour se faire garantir leurs propriétés par le roi. Certaines d'entre elles étaient situées dans cinq localités vosgiennes : Sanctus Martinus (Dommartin-sur-Vraine), Vuicherey (Vicherey), Merlmons (Morelmaison), Matriocurtis (Maconcourt), et Gerriocurtis (Gironcourt-sur-Vraine).

Du Moyen Age à la Révolution de 1789, Maconcourt a dépendu de la Prévôté de Vicherey, qui avait été donnée en 1165 aux chanoines du chapitre de l'église cathédrale de Toul par l'évêque Pierre de Brixey. Huit autres villages en faisaient partie : Aroffe, Beuvezin, Pleuvezain, Soncourt, Tramont-Emy, Tramont-Lassus, Tramont-Saint-André (aussi appelé Tramont-Lajus) et Tranqueville. La prévôté subit le sort des Trois Evêchés, occupés par la France en 1552 et annexés par elle après les traités de Westphalie de 1648 qui mirent fin à la guerre de trente ans. Durant cette période terrible pour la Lorraine, Maconcourt a dû être rasé, car il ne subsiste aucun édifice daté antérieur à 1687 à l'exception de la chapelle Ferrières. Au XVIII^{ème} siècle, la quiétude retrouvée du village a été si fortement troublée que de bouche de grand-père à oreille de petit-fils le souvenir en a été transmis jusqu'à nos jours. A partir de 1745, Antoine Chaumont de la Calaisière, intendant de Stanislas Leszczyński, mit en place une politique de grands travaux. Sur son ordre, les laboureurs furent réquisitionnés pendant trois jours francs par roulement pour la construction de la grande route de Nancy à Toul. Ils devaient s'y rendre avec deux chevaux et une voiture. Ils faisaient les charrois et étaient nourris et logés sur place mais ne recevaient pas la moindre indemnité.

Les prévôts, à la fois officiers civils et militaires, avaient été établis par le duc de Lorraine Mathieu 1^{er} (1139-1176). Le prévôt était un chanoine élu pour un an par le chapitre et rééligible trois fois. Dans son château de Vicherey, d'où par beau temps il pouvait surveiller ses dix villages,

le prévôt entretenait une escorte et des serviteurs. Il commandait le contingent de sa circonscription territoriale, rendait la justice pour les petits délits et percevait les amendes. Les récalcitrants étaient enfermés dans une tour du château. Lorsqu'elle a été démolie à la fin du XIX^{ème} siècle, on a retrouvé les fers qui les enchaînaient. Le chapitre disposait pour sa part d'une prison dans le cloître de la cathédrale de Toul, où séjournaient non seulement les délinquants de ses terres, mais aussi les chanoines fautifs. Il était relativement facile de s'en évader. L'évêque était seigneur de haute justice et les habitants venaient plaider en première instance à Toul.

Le prévôt faisait exécuter les travaux décidés en chapitre, affermait les terres, touchait les rentes et centralisait les revenus à Toul. L'argent, les denrées et les vins étaient équitablement partagés entre les chanoines et constituaient leur prébende. Les habitants devaient deux sortes d'impôts au chapitre, les dîmes et les corvées. Ces dernières correspondaient à l'entretien par les communautés villageoises du réseau local et notamment au rechargement des voies en mai et en octobre. Les dîmes étaient amodiées ou affermées à des habitants du village. Les gerbes devaient être prélevées avant d'être engrangées à raison d'une par « treizeau » (tas de treize gerbes). Dans chaque village se trouvait une grange aux dîmes où elles étaient conservées avant le battage. Si dans la prévôté les moulins banaux (à céréales, à huile) ont été utilisés jusqu'à la Révolution, les fours communautaires n'ont pas survécu aux destructions de la guerre de Trente Ans.

Sous l'Ancien Régime, Maconcourt faisait partie du diocèse de Toul et du doyenné de Châtenois. Le chapitre était patron de la cure de Vicherey, chef-lieu de la paroisse où habitait le curé. Dans chaque commune de la paroisse se trouvait un vicaire résident rétribué par le curé. A Maconcourt, le vicaire détenait les bêtes mâles du village et disposait pour les nourrir de divers prés. A partir de 1731, il fut chargé de la rédaction des registres paroissiaux, qui étaient auparavant confiée au curé de Vicherey. Le maître d'école était nommé par le vicaire, dont il était le premier auxiliaire, notamment dans la vie liturgique. Le plus ancien vicaire dont on a conservé le souvenir est Jean de Launoy, qui a exercé ses fonctions de 1675 à 1679. Le dernier vicaire de Maconcourt fut François-Nicolas Gillet qui a quitté son ministère en 1793. Il arrivait qu'un vicaire se fit remplacer de temps à autre par ses homologues des communes limitrophes de Vicherey, de Beuvezin, d'Aboncourt ou de Rainville. Si l'on étudie la succession des vicaires depuis 1731, on constate qu'ils restaient en moyenne moins de cinq ans à ce poste, jugé probablement peu intéressant. Le très long ministère de Laurent Durand (1763-1785) s'explique peut-être par la construction de la nouvelle église, consacrée en 1774. Les maîtres d'école restaient en moyenne un peu plus longtemps en fonction (7 ans), mais on trouve aussi un contraste flagrant : certains maîtres n'ont fait que passer, tandis que les Chevreux, père et fils, ont exercé leur métier au total pendant plus d'un demi-siècle.

Le maire du village était désigné chaque année par le prévôt aux plaids annaux, qui débutaient rituellement par la lecture des droits du chapitre. Il était assisté d'un lieutenant qui le suppléait en cas de besoin. Le maire faisait exécuter les ordres et veillait à l'application des règlements de police. Il dirigeait les assemblées générales des habitants réunies dans l'église et leur signifiait les décisions intéressant la communauté, telles que les bans de fenaison, de moisson ou de vendange. Le maire n'était pas forcément choisi parmi les hommes les plus aisés du village : il pouvait être laboureur, cabaretier, manoeuvre...

Comme dans la plupart des communes, on conserve à Maconcourt le souvenir d'un château. Il s'agissait plus vraisemblablement d'une maison forte, détruite au cours de la guerre de Trente Ans. Ses pierres auraient servi à la réédification des maisons du village et à la construction du château d'Aboncourt. Sur son emplacement a été bâti en 1700 un très beau corps de ferme qui constitue, avec la maison datée de 1687 les deux plus anciens édifices civils de la commune.

C'est en 1774 que l'ancienne chapelle Saint Martin, probablement devenue trop petite pour la population du village, fut remplacée par une véritable église. Certains éléments provenant de la chapelle primitive, tel l'arc gothique séparant la tour de la nef, furent réutilisés dans le nouvel édifice. Les six fenêtres sont de style pseudo-roman. Plus remarquable est le porche en pierre de

taille surmonté d'une coquille. Au-dessus se trouve une croix taillée en pleine pierre qui est finement travaillée en feuillage natté aux extrémités supérieure et latérales de ses branches. Plus haut encore, on peut admirer un superbe cadran d'horloge sculpté dans la pierre et entouré d'un double cadre carré surmonté d'un motif voluté. L'horloge ne comporte qu'une seule aiguille avec à ses extrémités une fleur de lys et un croissant de lune. Le porche, la croix et le cadran paraissent beaucoup plus luxueux que le reste de l'édifice. Sans doute des familles particulièrement aisées ont-elles contribué financièrement à la construction de ces éléments d'architecture. La pierre de fondation se trouve à droite du porche.

L'église est à classer dans la catégorie des églises-granges, typiques du XVIII^{ème} siècle ; elle présente de nombreuses similitudes avec celle de Tramont-Lassus. Le plafond de la nef apparaît lambrissé de larges planches qui dissimulent la charpente, tandis qu'on trouve au-dessus du chœur une coupole en plâtre peint. Les deux vitraux du chœur datent du XVIII^{ème} siècle. Les quatre autres supportent les noms des familles qui ont contribué en 1926 au remplacement des vitres primitives en verre blanc à losanges. Le mobilier du XVIII^{ème} siècle presque entièrement conservé (bancs, boiseries, stalles, confessionnal, chaire et autels latéraux) confère à l'intérieur de l'église son cachet. Le premier banc à gauche et à droite de l'allée centrale était réservé à l'origine au patron de l'église (celui qui avait donné le plus pour sa construction) et aux hommes de sa famille. Comme ils avaient seuls les moyens de porter des chapeaux, ce banc comportait des crochets de bois qui subsistent aujourd'hui.

Dans le chœur est accroché un tableau à l'huile de 1701, de deux mètres de largeur sur deux mètres cinquante de hauteur. Il a été peint par Dubois et son thème est l'adoration des bergers. Les statues les plus intéressantes de l'église sont :

- un saint Martin en bois peint, provenant, comme les fonts baptismaux de la chapelle primitive ;
- un saint Jean-Baptiste à l'agneau en bois peint du XVIII^{ème} siècle ;
- un évêque doré du XVIII^{ème} siècle.
- une Vierge en bois doré de la même époque

A la Révolution, les deux plus petites des trois cloches de l'église furent réquisitionnées et envoyées à Neufchâteau et de là à Metz dans une fonderie. Peu avant 1870, celle qui restait fut cassée un soir de Toussaint. Au lendemain de la guerre, une souscription fut ouverte parmi les habitants, qui permit d'acquérir les trois cloches actuelles. Elles pèsent respectivement 448,634 et 817 livres et ont été fondues à Urville. A l'occasion du baptême des cloches, célébré en 1872, il a été dit une grand-messe un jour de semaine. Les cloches étaient posées à l'entrée du chœur avec des rubans attachés aux battants. Chacun les faisait tinter à l'offrande et il y avait comme pour tout baptême une distribution de dragées.

Sur la côte qui domine Maconcourt au nord a été édifiée en 1624 une chapelle baptisée Notre-dame de Ferrières, en raison du minerai de fer que recèle son sous-sol. Elle s'est appelée également la chapelle des vignes. La pietà en pierre polychrome classée monument historique qu'on peut admirer à l'intérieur est datée de 1688. Parmi les statues qui ornaient l'autel de la chapelle, il en est subsisté deux qui ont été mises en lieu sûr : un saint Jean-Baptiste à l'agneau en pierre polychrome de facture très fruste, dont la tête fut séparée du tronc à la Révolution et réinstallée par la suite, et une sainte Anne en bois polychrome du XVIII^{ème} siècle. Jusqu'à une date récente, une messe était dite à la chapelle le deuxième dimanche de septembre. Elle était célébrée en plein air, devant la chapelle, en l'honneur de Notre-dame des Sept Douleurs.

Au XVIII^{ème} siècle a été dressée à une centaine de mètres de Maconcourt, à l'intersection des chemins de Vicherey et de Beuvezin, une croix en pierre décorée des instruments de la passion, comme il en subsiste beaucoup autour de Châtenois.

Comme tous les villages de la prévôté sauf Tranqueville, Maconcourt a adopté le cahier de doléances de Vicherey, qui a également servi de modèle dans le baillage de Vézelize. Ce cahier a été rédigé sous l'influence de François de Neufchâteau, qui l'a fait imprimer et l'a apporté à

l'Assemblée des Etats du bailliage de Toul. S'il n'est pas originaire de Vicherey, François de Neufchâteau y a vécu et y a commencé sa brillante carrière politique. Moins connu que l'abbé Grégoire ou que Sébastien Bottin, né en 1764 à Grimonviller, il a fait cependant partie des Lorrains qui ont joué un rôle important pendant la Révolution. C'est à son initiative que Vicherey devint en 1790 le chef-lieu d'un des cantons du district de Neufchâteau, rebaptisé Mouzon-Meuse. Onze communes en faisaient partie : Aouze, Aroffe, Dommartin, Maconcourt, Morelmaison, Pleuvezain, Rainville, Saint-Paul, Soncourt, Tranqueville et Vicherey. Tous les villages de la prévôté auraient dû être intégrés au département de la Meurthe, dont Toul était un chef-lieu de district, mais François de Neufchâteau tenait à ce que ses terres fussent regroupées dans la même circonscription. Quelques années plus tard, le canton de Châtenois engloba celui de Vicherey, à l'exception de Tranqueville, qui dépendit désormais de Coussey.

Dans l'ensemble, on accueillit à Maconcourt la Révolution avec passivité : on y souscrivit chaque fois que de nouveaux droits étaient octroyés, mais on y opposa une grande force d'inertie dès qu'une contribution était demandée. A chaque réquisition, les autorités devaient envoyer des patriotes vivre sur l'habitant pour obtenir satisfaction. Aux levées de volontaires de juillet 1791, Maconcourt n'en fournit aucun. En octobre de la même année, trente hommes furent cependant enrôlés dans la Garde Nationale. Mais en 1794, l'agent national en tournée pour « constater la vraie situation des esprits relativement à la Révolution » cita Maconcourt parmi les quelques communes « tièdes et indifférentes pour la chose publique : les lois y sont ignorées, les décades méconnues, l'égoïsme et le fanatisme exercent un empire absolu ; c'est encore un prêtre qui retient le peuple dans cette apathie funeste à la liberté. Cette commune est si peu considérable que les autorités constituées ne peuvent être changées. »

Le vicaire Gillet prêta le serment constitutionnel en 1791, puis en 1792, année où lui fut retirée la rédaction des registres paroissiaux, désormais confiée à un officier public. En 1793, le vicariat de Maconcourt fut supprimé. Au rétablissement du culte dix ans plus tard, Vicherey fut érigé en succursale avec Pleuvezain et Maconcourt, ces trois villages formant la paroisse. Mais les habitants de Maconcourt se refusant à tout arrangement, la paroisse fut constituée seulement de Vicherey et de Pleuvezain ; Maconcourt devint une annexe. En 1805, la confirmation, qui n'avait pas été administrée dans le secteur depuis 1788, fut donnée à Vandelévillle par Monseigneur d'Osmond, premier évêque de Nancy et de Toul, à 2300 personnes d'une quinzaine de villages, dont Maconcourt.

Quand la conscription fut instaurée en 1798, deux jeunes gens de Maconcourt se cachèrent pour y échapper. Ils occupèrent dans la maison du vicaire une pièce dans laquelle ils descendaient par une trappe et d'où ils ne sortaient que la nuit, pour se nourrir. Sous l'Empire, les conscrits devaient se rendre à Mirecourt, où on les regroupait avant de les envoyer à Epinal. Au moment du départ, le maire rédigeait un procès-verbal dégageant sa responsabilité en cas de désertion.

Sous le règne de Louis-Philippe, la campagne française vécut son apogée. Maconcourt ne fit pas exception à la règle. En 1841, le village comptait 288 habitants pour 68 maisons. Il y avait 76 ménages, 31 électeurs censitaires, 10 conseillers municipaux et 60 élèves à l'école mixte. Le territoire comprenait 334 hectares de terres labourables, 73 de bois, 58 de prés, 8 de jardins, vergers et chènevières et 2 de vignes. Il produisait du blé, de l'avoine, du seigle, du méteil, des pommes de terre, des pois, des lentilles, du chanvre et du lin.

Le Second Empire fut lui aussi une période faste pour l'économie locale, ce qui explique la popularité de Napoléon III. Le prix de vente des céréales augmenta, tandis que celui du fer baissa. On commença à s'équiper en machines. On construisit des ponts en pierre et on améliora le réseau routier. Le tracé du mauvais chemin qui menait de Maconcourt à Vicherey et était impraticable pendant la mauvaise saison fut rectifié. Près de la chapelle de Ferrières, on intensifia l'exploitation de l'oolithe ferrugineuse, à ciel ouvert ou dans des galeries situées à trois mètres de profondeur. Le chemin qui conduit actuellement à la chapelle fut créé de toutes pièces afin de faciliter le transport du minerai jusqu'au haut-fourneau d'Attignéville qui le transformait en fonte ou en fer cassant à

froid. Dans certains champs sur la côte de Ferrières, on tirait aussi de la terre qui servait à faire les moules des pièces de fonte. Le minerai de fer de Maconcourt alimentait également le haut-fourneau de Saint-Elophé, qui fournissait en fonte les forges d'Abainville. Les fonderies de la région cessèrent leur activité lorsque Napoléon III ouvrit le marché de la fonte avec l'Angleterre, qui la produisait à moindre prix avec de la houille.

Plusieurs hommes de Maconcourt participèrent aux combats pendant la guerre de 1870. Tous ceux qui étaient restés au village et qui étaient aptes à porter les armes furent mobilisés sur place. On les munit d'un fusil et on leur apprit à faire l'exercice. Ces séances ne durèrent que peu de temps. On vit d'abord passer l'armée française vaincue. Les soldats campèrent en désordre dans les grands prés qui s'étendent de Pleuvezain à Aroffe, allumant des feux de camp avec les poteaux des clôtures. Leur chef, Mac Mahon avait pris ses quartiers à Vicherey. Après le départ des Français, arrivèrent les Prussiens, qui ne restèrent que quelques jours à Maconcourt. Ils logèrent chez l'habitant et exigèrent de manger la même nourriture que leurs hôtes, par crainte d'être empoisonnés. Ils firent déposer à la mairie tous les chassepots dont la commune avait été dotée, mais ne s'en emparèrent pas. Au bout d'un certain temps, les francs-tireurs de la délivrance de Saint-Ouen-lès-Parey les réclamèrent. On tira au sort pour désigner l'homme du village qui transporterait les armes. Il chargea une petite voiture pour dissimuler les armes, alla jusqu'à Vrécourt où il les déchargea et revint, sans avoir vu personne. Les francs-tireurs firent un peu plus tard une incursion de huit jours dans le secteur de Vicherey, puis le calme reprit ses droits.

En 1905, année de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le répartiteur de Neufchâteau vint faire l'inventaire des biens de l'église de Maconcourt. Après s'être rendu sur place, il déclara au représentant de la municipalité qu'il y renonçait vu la pauvreté de ce qu'il avait trouvé. La grande préoccupation entre 1870 et 1914 était la revanche contre l'Allemagne. C'était la mode des chansons patriotiques. La manufacture de Saint-Etienne donna une carabine de 6mm à l'école de Maconcourt, dont l'instituteur avait manifesté le désir d'enseigner le tir aux garçons de huit ans révolus. Lorsqu'ils avaient terminé leur scolarité, ils allaient à Aroffe dans une association où on utilisait le fusil de guerre. Les préparatifs d'un conflit armé allèrent en s'intensifiant. En 1897 eut lieu à Puzieux une grande revue de l'armée. Malgré la chaleur et la poussière, on était venu de loin pour y assister. En septembre 1912, de grandes manœuvres se déroulèrent pendant quinze jours dans la région. Deux mille soldats étaient cantonnés à Maconcourt, qui couchaient sur les greniers à foin ou dans les granges avec leurs chevaux.

Ce fut vers deux heures du matin qu'une automobile venant de Châteinois apporta l'ordre de mobilisation au maire de Maconcourt. Tout le village se rassembla bientôt autour du placard grillagé où il fut affiché. Il n'y eut aucune panique, car on s'attendait à ce que la guerre fût déclarée. Les départs s'échelonnaient sur trois jours selon les fascicules de mobilisation, afin de limiter les encombrements. Une bonne quinzaine d'hommes de Maconcourt partirent alors, ce qui représentait plus du dixième de la population totale du village. Certains territoriaux qu'on avait envoyés garder les voies ferrées avec un chassepot revinrent quelque temps après, mais les départs des plus jeunes classes se poursuivirent pendant toute la durée de la guerre. Les mobilisés devaient se rendre à Gironcourt, où ils prenaient le train pour Neufchâteau. Là, à la caserne Herbeuval, ils étaient habillés, recevaient leurs armes et partaient pour le front. Les plus jeunes conscrits ne furent pas incorporés de suite, mais seulement réquisitionnés avec des chariots et des chevaux. Ils rejoignirent les compagnies hors rang qui assuraient la logistique des régiments dont les effectifs avaient été doublés. On les chargea d'effectuer le transport de vivres et de munitions sur le front dans le secteur de Morhange. Deux semaines plus tard, ils étaient de retour avec leurs attelages.

Le maire de Maconcourt ayant été mobilisé, il fut remplacé dans ses fonctions par le conseiller municipal le plus âgé. La tâche la plus urgente consistait à acheminer les animaux réquisitionnés. Dès le deuxième jour de la mobilisation, tous les chevaux reconnus bons pour le

service, soit une vingtaine, furent conduits à Neufchâteau. Les réquisitions continuèrent jusqu'à la fin de la guerre. En 1915, environ trente vaches, soit une par foyer pratiquant l'élevage, furent emmenées à la gare de Grimonviller, d'où elles partirent pour Nancy. En 1918, l'armée américaine réquisitionna les chevaux à Pleuvezain. Après l'estimation, qui correspondait aux prix pratiqués à l'époque, on recevait un bon avec lequel on pouvait se faire rembourser auprès du percepteur.

Au début de la guerre, l'enthousiasme régnait. L'état major envoyait quotidiennement un télégramme à chaque bureau de poste. Le coursier de Vicherey apportait à Maconcourt le communiqué, qui était affiché devant la mairie. On put ainsi suivre les différentes phases de la bataille de la Marne. Quelques mois plus tard, lorsque le front fut stabilisé, l'armée renonça à transmettre des informations. Dès la débâcle de Morhange, on avait compris que le conflit durerait plus longtemps que prévu. Maconcourt se trouvait assez loin du front. Ce fut seulement à l'occasion de la trouée de Charmes qu'on entendit le grondement du canon et qu'on aperçut les lueurs du combat chaque fois qu'on travaillait la nuit.

Les conscrits qui avaient été réformés avant la guerre repassèrent le conseil de révision. Après ce deuxième examen, on décida d'en incorporer une partie. Certains de ces récupérés, ou « récus », furent entraînés à Maconcourt par des officiers d'active qui préféraient cette tâche au combat et n'étaient guère appréciés des soldats de ligne. Le bataillon, qui appartenait à l'infanterie et se trouvait sous les ordres d'un commandant, s'installa début 1916. La troupe fut répartie dans toutes les maisons qui furent numérotées pour faciliter la localisation des soldats. Elle resta au village presque sans interruption jusqu'à l'armistice, les soldats partant au front par roulement, après s'être entraînés sur deux champs de tir et un terrain de manœuvres. Toutes les informations concernant la vie du bataillon étaient placardées à la mairie, où le commandant avait installé son bureau.

Une baraque Adrian qui servait ordinairement d'entrepôt se transformait une fois par semaine en salle de cinéma. L'écran était constitué d'un drap blanc que l'on arrosait pour obtenir une meilleure luminosité. Les projections étaient gratuites pour tout le monde. Il s'agissait de films comiques ou de mélodrames qui faisaient le tour du secteur de village en village. L'infirmerie militaire était installée dans une maison inoccupée. La cuisine servait de bureau de consultation. Lorsque leur état le nécessitait, les malades séjournaient dans la chambre contiguë, allongés sur des brancards. Un four crématoire avait été construit en pierre à proximité du village, où les soldats brûlaient leurs ordures et leurs vieux papiers. Le bataillon utilisait aussi un bâtiment comme prison. Un soldat s'en évada un jour de brouillard et l'on ne put jamais remettre la main sur lui. Plusieurs désertions se produisirent pendant la guerre.

En mai 1917, on vit passer des dirigeables Zeppelin qui s'étaient égarés dans le brouillard. Sur les 32 que comptait l'escadrille, seuls quelques-uns purent regagner leur base, le reste ayant été abattu. Cette année-là, l'armée américaine s'était installée dans la région, en particulier à Dommartin et à Juvaincourt, où une unité occupait le terrain d'aviation. Elle avait entreposé une très importante quantité de matériel, qui fut laissé sur place et revendu après la guerre. Beaucoup d'Américains n'étaient que de passage et prenaient ensuite la direction de Château-Thierry.

Pendant les gros travaux, la main-d'œuvre faisait cruellement défaut, tous les hommes jeunes et valides ayant quitté le village. En 1915, des soldats furent requis pour assurer les semailles, mais le plus souvent, c'étaient les femmes qui remplaçaient leurs maris mobilisés. On ne souffrit guère du rationnement pendant le conflit et on put envoyer des colis aux soldats du front. Chaque fois qu'on voyait arriver le maire dans une maison, on se demandait s'il ne venait pas annoncer une mauvaise nouvelle. Comme tout le monde était en deuil d'un proche, la gaieté fut bannie du village. Les enfants ne chantaient plus ni ne faisaient de rondes. En quatre ans ne fut célébré qu'un mariage. Le curé et le médecin étaient mobilisés. Pour se faire soigner, il fallait atteler une voiture et se rendre à Châtenois. Encore ne pouvait-on se déplacer que dans certains cantons limitrophes, à condition d'être munis d'un passeport.

Treize hommes de Maconcourt moururent à la guerre ou de ses suites. Pour commémorer leur sacrifice, on fixa aussitôt une plaque de marbre gravée de leurs noms à l'intérieur de l'église. L'édification d'un monument fut beaucoup plus longue à venir. La décision ne fut prise qu'en 1939, après que la quasi-totalité des villages du secteur eut précédé Maconcourt. Il s'agit d'un traditionnel obélisque surmonté d'un coq et placé entre l'église et un escalier en partie constitué de pierres tombales provenant de l'ancien cimetière.

Comme beaucoup de communes rurales, Maconcourt vit son déclin s'accroître après la première guerre mondiale. La main d'œuvre se raréfia considérablement. Certains hommes revenus infirmes durent abandonner la culture et firent un peu de commerce. D'autres trouvèrent un travail plus sûr et mieux rémunéré qu'auparavant dans l'administration des postes ou dans les chemins de fer, qui devaient reconstruire une grande partie des lignes. La brasserie de Vézelize, qui était alors en pleine expansion, recruta elle aussi beaucoup dans la région. Ceux qui étaient restés à la terre connurent de grandes difficultés dès la fin des années 20. Ils ne trouvaient pas à vendre leur blé, car il était plus cher que celui qui était importé d'Amérique. L'Etat dut intervenir. Les cultivateurs reçurent une certaine somme pour chaque sac de blé qu'ils donnaient à manger à leurs bêtes, après l'avoir dénaturé avec du bleu de méthylène. Dans les années 30, ils conduisirent leur blé à la coopérative de vente de Neufchâteau, où il était stocké et vendu en fonction du cours officiel.

En 1940, aucun habitant de Maconcourt ne partit en exode. Les Allemands rassemblèrent dans un camp à Châtenois un très grand nombre de sous-officiers français qu'ils avaient capturés. Comme ils ne pouvaient s'en charger, ils les proposèrent par voie d'annonce à titre de main d'œuvre aux agriculteurs de la région. A Maconcourt, tout le monde se gêna pour en prendre. Quelques-uns en profitèrent pour s'évader, mais la plupart regagnèrent le camp, d'où ils furent envoyés en Allemagne.

Pendant la seconde guerre mondiale, les animaux furent à nouveau réquisitionnés, mais cette fois par les Allemands. Les bêtes à viande du canton devaient être amenées à Houécourt pour y être tuées. Les chevaux étaient fort prisés par l'occupant, car ils servaient à tirer les chariots de l'intendance sur le front russe. Chaque mois, on devait déclarer à l'autorité allemande la surface que l'on cultivait et le nombre d'animaux que l'on élevait. On essayait toujours de tricher. Au lieu de fournir des légumes destinés à la fabrication d'essence synthétique, on préférait les vendre aux gens de Nancy qui venaient se ravitailler dans le secteur. Il fallait lutter contre les doryphores, dont l'invasion était imputée aux Américains, car la présence de ces parasites était sanctionnée par une amende. L'occupant distribua des sacs de 50 kg d'arséniate de chaux, poison violent qui tua nombre de chiens et de perdrix et fut interdit par la suite.

Une fois de plus, Maconcourt se trouvait loin de la zone des combats. En 1943, se forma dans le secteur un maquis dont les membres se réunissaient sur la colline de Saint-Jean. Son responsable était l'instituteur de Maconcourt. L'année suivante atterrirent dans un pré plusieurs bombes incendiaires tombées d'un avion anglais en difficulté. Elles explosèrent au sol sans causer la moindre victime, mais continuèrent très longtemps à dégager une fumée intermittente. Toujours en 1944, les nombreux convois américains qui se rendaient de Neufchâteau à Mirecourt empruntèrent la départementale 29 et traversèrent Maconcourt. L'itinéraire s'en trouvait allongé mais offrait l'avantage de ne passer que sur très peu de ponts. A cette occasion, un hôpital américain fut installé quelques mois sur des prés situés entre Maconcourt et Aboncourt. Il était établi sous des tentes. L'armée avait choisi un terrain plat constituant une étape dans sa progression. A l'origine, elle ne pensait pas rester longtemps, mais fut contrainte d'attendre l'issue des combats menés dans les Vosges. En avril 1945, Maconcourt avait encore 5 de ses habitants aux mains de l'ennemi. En juillet suivant, on utilisa sept prisonniers de guerre allemands à la réfection des chemins ruraux.

La commune de Maconcourt fut encore touchée par le conflit en Algérie. En effet une dizaine de ses jeunes gens participèrent aux combats. Le cessez-le-feu entre la France et l'Algérie fut signé le 19 mars 1962 lors des accords d'Evian. Le recensement de 1954 mentionne 92 habitants et celui de 1962, 101 habitants. C'est donc un dixième de la population qui fut concerné. Heureusement, tous les jeunes regagnèrent leurs foyers.

Depuis 1945, Maconcourt a connu le sort des petites communes rurales éloignées des centres d'attraction. Non seulement le nombre d'exploitations agricoles s'est considérablement réduit, mais la structure de la population a beaucoup varié. La proportion des habitants âgés de 65 ans et plus va en augmentant. Peu d'actifs travaillent au village. La présence d'établissements industriels dans le secteur, notamment à Gironcourt-sur-Vraine et la création de groupements de services à Vicherey dès 1964 (groupe scolaire, maisons médicale et vétérinaire qui ont entraîné l'apparition d'une pharmacie et le maintien du bureau de poste) et depuis une date récente dans un secteur plus vaste, (E.P.C.I. de Colombey-les-Belles et du Sud-Toulois) ont néanmoins permis d'atténuer la désertification. La population de Maconcourt semble avoir atteint son minimum au recensement de 1999 (63 habitants). La construction de deux maisons dans le lotissement et l'arrivée de plusieurs familles comprenant des enfants en bas âge et d'âge scolaire permet d'augurer le retour à une population d'une centaine d'habitants telle que Maconcourt l'a connue pendant les trois premiers quarts du XX^{ème} siècle.

Pour la réalisation de ce texte ont été utilisées les sources suivantes :

- CHAPIAT (abbé) : Voyage dans les Vosges. Edition Victor Palmé – 1881
- CHARTON Ch. : Les Vosges pittoresques et historiques. Edition Chassel –vers 1870
- CLAUDE André : L'administration du district de Neufchâteau/Mouzon-Meuse. Edition Fournier-1933
- LEPAGE et CHARTON : Le département des Vosges. Edition Peiffer – 1845
- MAROT Pierre : Recherches sur la vie de François de Neufchâteau. Edition de la Société d'Emulation des Vosges -1966
- MARTIN René : Un village lorrain à travers les siècles. Edition Camponovo -1957
- PERRIN Bernard : Histoire méconnues de nos villages Tome IV. Edition Christmann - 1993
- TAVERDET Gérard : Les noms de lieux dans les Vosges. Edition du CRDP de Dijon - 1988
- TOUSSAINT Marcel : Répertoire archéologique du département des Vosges (période gallo-romaine). Edité à Epinal en 1948.
- VOILQUIN Jean : Les parlers de Maconcourt – Mémoire de maîtrise édité pour l'Université de Nancy II – 1982
- Journal de la Société d'Archéologie Lorraine. 1^{ère} année (1852-1853)
- Registres paroissiaux de Maconcourt. 1731-1792
- Registre des arrêtés pris par le maire de Maconcourt 1838-1937
- Registre des délibérations du conseil municipal de Maconcourt. 1838-1944
- Témoignages d'Aimé MATON (1897-1988) et de Charles HENRY (1906-1993)